

AVANT-PROPOS

La baronne Staffe avait bien du mérite. Écrire sur les mères de famille devait être pour elle un sacré défi, peut-être même une souffrance. Les enfants, elle n'en avait pas puisque, jusqu'à sa mort, elle vécut seule dans sa maison de Savigny-sur-Orge, avec ses deux vieilles tantes.

De son vrai nom Blanche Soyer, la papesse du savoir-vivre, comme on l'a souvent surnommée, avait pourtant une opinion, un instinct devrait-on dire, sur ce que devrait être une vraie lady, mi-femme du monde mi-éducatrice.



Le résultat est surprenant : si l'on peut sourire de la soumission traditionnelle de l'épouse face à son mari, on est également surpris de sa modernité en matière de pédagogie. Fini le châtiment corporel : c'est pour elle scandaleux d'en venir aux mains ; fini les jeunes filles en fleurs qui ne savent rien faire de leurs dix doigts ; fini aussi les jeunes gens à qui on laisse faire n'importe quoi, parce que ce sont des hommes et qu'ils ont tous les droits.

En cette fin de XIX^e siècle, la baronne en paraîtrait presque féministe ! Car elle n'oublie pas non plus d'encourager les mères à vivre leur vie et à rester, quoi qu'il arrive, de vraies femmes, maternelles bien sûr mais séduisantes aussi.

Ici et là, la baronne distille ses conseils avisés sur ce qu'elle croit être essentiel pour rendre ses enfants tout simplement heureux, et l'on ne peut que lui donner raison :

«Allez, ce que je propose n'est nullement difficile à accomplir. Il n'y a qu'à aimer.»
Les siècles passent, mais cette vérité-là n'a pas pris une ride.

1

Avec son bébé

LA MÈRE DOIT NOURRIR SON ENFANT. Le mauvais état de sa santé est le seul motif qui puisse la dispenser de ce doux devoir. Certainement, il peut, au premier aspect, paraître pénible à remplir à la femme du monde. Il lui faut renoncer aux plaisirs, aux promenades, aux déplacements, aux sports, mais cette privation qui peut lui sembler dure au début est compensée par les joies profondes qu'elle ressent bientôt à voir l'enfant boire la vie à son sein, à le contempler endormi dans ses bras, à guetter le premier sourire, le



premier signe d'intelligence sur le petit visage adoré. Une jeune mère me disait :

«J'éprouve une jouissance extraordinaire, un bonheur que ne saurait comprendre la femme qui n'a pas nourri, à suspendre l'enfant à mon sein, à sentir la succion des petites lèvres, à me dire qu'il tient encore tout de moi.» J'ai vu des jeunes femmes à qui il était interdit de nourrir, pleurer de rage, jalouse, en regardant leur enfant boire le lait d'une étrangère, et cette jalousie, je la trouvais presque juste, et je l'excusais de tout mon cœur.

Enfin, quand la mère ne peut suivre la loi de la nature, une nourrice est bien préférable au biberon qui ne sera employé qu'en dernier recours. Nous disions tout à l'heure qu'il faut régler les tétées. Pour être agréable à quelques jeunes mères, nous donnons ici un horaire, qui est ordinairement fixé par le médecin.

Il est utile que, dans le jour, l'enfant prenne le sein toutes les deux heures. Il est bon de le laisser cinq heures sans téter pendant la nuit. De cette façon, la mère se repose et l'estomac de l'enfant aussi.

Pour s'assurer si l'enfant progresse, il suffit de le peser de temps à autre, aux mêmes heures de la journée et dans les mêmes conditions; soit à l'aide d'une balance spécialement destinée à cet usage, le pèse-bébé, ou bien avec une balance ordinaire. L'accroissement est surtout sensible pendant les deux premiers mois. À partir du troisième mois, l'accroissement, plus lent, est moins sensible.

Nous dirons à la mère qui veut nourrir, que quelques mois avant la naissance de son enfant, elle fait bien de se laver les seins avec de l'alcool coupé d'eau. Elle se fortifie la peau et prévient par ce moyen facile, les gerçures, les douloureuses crevasses. Après

chaque tétée, dans le même but et pour le bien-être de l'enfant, elle se lavera les seins au moyen d'eau boriquée.



Quelques jeunes mères commettent la maladresse d'emmener leurs bébés avec elles en visite. Il n'est pas de pire supplice à infliger à une maîtresse de maison soigneuse de ses meubles et de ses bibelots.

Si sages, si bien élevés que soient les jeunes enfants, après cinq minutes d'immobilité et de tranquillité, les petites jambes se mettent en mouvement, envoient des coups de pied dans les chaises, les doigts mignons éraillent le satin des fauteuils, puis, peu à peu, le bébé se glisse près des meubles couverts de faïences artistiques, d'ivoires, etc., les met en grand danger.

La dame du logis voit cela, n'ose rien dire, son sang bout, elle voudrait enfouir l'enfant à cent pieds sous terre... Elle le croit, du moins. La maman pérore et ne s'aperçoit de rien, ou bien elle rappelle ses *babies*, les gronde... et les laisse recommencer. Dans l'un ou l'autre cas, quel agacement pour les gens de la maison et même pour les autres visiteurs!

On voit même des mères permettre à leurs enfants, amenés en visite, de saisir les albums, les beaux livres «à images», lorsque les bébés, ennuyés du silence auquel leur âge les condamne, donnent des signes d'ennui et d'impatience. Il y en a qui vont jusqu'à les engager à prendre cette distraction. Et les albums et les livres de valeur se démolissent entre ces petites mains inconscientes, qui ont encore bien soin de laisser des traces sur les pages feuilletées. Des fillettes, de jeunes garçons même se rendent

coupables de ces inconvenances, leur mère ayant oublié de leur enseigner le respect de tout ce qui appartient à autrui.

La pauvre maîtresse de maison qui s'aperçoit des brutalités qu'on fait subir à ses bibelots, aux choses de prix, aux souvenirs qui parent le logis est mal à l'aise, son esprit n'est plus à la conversation, comme on dit; elle cherche par quel moyen elle pourrait bien détourner les gentils vandales de leur œuvre de destruction. Mais, distraits un instant de leur besogne, ils y retournent, comme poussés par un mauvais génie.



Il arrive aussi à celles qui tiennent à la fraîcheur, à la propreté de leurs meubles de se désespérer à voir les gens passer et repasser leurs mains moites de sueur ou

couvertes de gants qui déteignent – sur les bras des fauteuils crapauds ou autres. Ce mouvement sans but, machinal, indique un esprit très distrait – et la distraction est un travers dont il faut se corriger – ou une ignorance profonde des règles du savoir-vivre, qui interdisent de toucher, de manier chez les autres les choses dont on est entouré. Toutes ces règles ont leur raison d’être : ici, il s’agit de ménager le bien de celui dont on reçoit l’hospitalité ; user prématurément l’étoffe de ses meubles, en compromettre l’apparence soignée, c’est lui causer un dommage et un déplaisir.

On peut cependant conduire ses enfants dans les familles où il y a d’autres bébés. Ils ne resteront pas au salon, ils joueront ensemble dans la nursery (chambre d’enfants) ou dans le jardin, sous la surveillance d’une bonne éprouvée. On emmène aussi ses enfants chez des parents, parce que

ceux-ci sont autorisés à les réprimander, au besoin à leur faire des défenses, etc. Mais si les personnes de la famille sont âgées, on fait bien ne pas s'éterniser auprès d'elles, le bruit, le tapage des enfants fatiguant beaucoup les vieillards.

Il faut encore prendre garde d'encombrer le salon. Si une mère, pourvue de nombreuses filles, fait des visites avec les jeunes personnes, elle ne reste pas très longtemps dans les salons où elle se rend pour ne pas y accaparer trop de places, trop de sièges, au-delà d'un quart d'heure, à une demi-heure.